

Philippe Skolle has always carried his soul in his suitcase. (...) Recently he has returned to the US, on the steps of his kin, whom he has found in the archives of the Metropolitan Museum of Art in New York. (...) ‘And in recently published books on the famous photographer Walker Evans, I found full pages on my grand-parents’ lives and on their relationship with Evans. Walker, who shared an apartment with John, was resentful of my grand-mother, that *bourgeoise*, who had stolen his best friend from him.(...) In New York the Walker Evans Archive was displayed for me : the whole story of my family was there, pictures and letters, waiting for me since 1935... Plus an endless collection of photos of my mother as a child, in the nude, smiling mischievously to the camera. Strange, when you think she never received happiness as a gift from life... It was a hard emotional shock to take, because all the protagonists of those lives are now ghosts who haunt me every time I walk through the streets of New York.

IL RETROUVE SES RACINES A NEW YORK

Une famille sur papier glacé

Philippe Skolle a retrouvé toute la mémoire de sa famille au Metropolitan museum de New York. Ses grands-parents, immigrés aux Etats-Unis, et sa mère Anita avaient servi de modèle au grand photographe américain Walker Evans

ISABELLE POUVEY-SANCHOU

Philippe Skolle habite La Rochelle depuis dix ans, mais il a toujours eu l'âme dans sa valise. Cet amour du voyage, il le tient sans doute de ses ancêtres qui, à plusieurs reprises, ont traversé l'Atlantique. Récemment, il est retourné aux Etats-Unis, sur la piste de sa famille, qu'il avait retrouvée dans les archives photographiques du Metropolitan museum de New York.

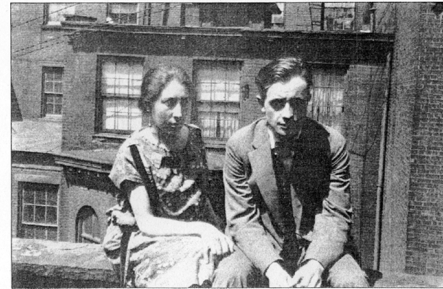
L'histoire commence voici deux mois, dans une librairie américaine de Paris. Philippe Skolle, professeur d'anglais à l'université de La Rochelle et à Sup de Co, découvre une biographie de Walker Evans, l'un des plus grands photographes américains.

Il y trouve toute une série de portraits de sa famille. « Des photographes de mon grand-père, John Skolle, lorsqu'il vivait à New York dans les années 30, le ma grand-mère Elizabeth et de ma mère, Anita, née à New York en 1927. En feuilletant ce livre, se souvenant, je voyais surgir dans mes pensées les fantômes de mes parents, tous disparus. J'ai rapidement trouvé un autre ouvrage sur Walker Evans, édité pour le compte du Metropolitan museum. Il contenait des pages sur John, mon grand-père, des images de mes parents, le visage torse devant l'objectif d'Evans, posant sur la terrasse ministère de l'immeuble qu'ils habitaient dans la 14 rue. Dans toutes ces pages, il avait aussi la correspondance que mon grand-père et Walker Evans avaient entretenue pendant dix ans ».

LES IMAGES DES ANNEES 30

« En découvrant tout ça, pour moi, je me suis mis à pleurer. Le livre est venu voir et quand je lui ai montré ce qui m'arrivait, il est mis à pleurer lui aussi ».

John Skolle, le grand-père, avait quitté l'Europe dans les années 20,



John et Elizabeth, photographés dans les années 30 à New York par Walker Evans

« Pour survivre, raconte Philippe, son père-fils, dans une région d'Alabama où les gens mangeaient de la soupe parce qu'ils avaient faim ».

« A New York, où il survit à peine mieux entre deux travaux d'illustration, John Skolle rencontre Elizabeth, fille d'une famille bourgeoise de la région de la Loire. Elle est partie aux Etats-Unis en 1925 parce qu'elle ne s'entendait pas avec sa mère ».

John et Elizabeth se marient, Anita naît et tout le monde s'installe dans Manhattan pour y mener la vie bobote du Village, dans l'entourage du photographe Walker Evans. « Ce dernier, explique Philippe Skolle, était très proche de mon grand-père et il en voulait beaucoup à Elizabeth, cette petite bourgeoise française, de lui avoir piqué son copain ».

Pourtant, pendant dix ans, John, Elizabeth et Walker Evans ne se quittent pas. Ils partent en vacances avec la petite Anita dans le Connecticut, à New Rochelle et l'objectif d'Evans travaille sans ar-

rêt, immortalisant les instants d'une vie de famille que Philippe Skolle, le petit-fils de John, a mis plus d'un demi-siècle à retrouver.

« A l'automne 2000, après la découverte de toutes ces photographies dans les livres sur Walker Evans, Philippe Skolle contacte le Metropolitan museum. « J'ai reçu un e-mail de Jeff Rosenheim, chargé des archives Evans au musée. Il me dit : "Ça fait dix ans qu'on espère retrouver un descendant de ce John Skolle si impliqué dans la vie de Walker Evans. Venez à New York. Je suis parti." »

« Là-haut, une nouvelle surprise attendait le Rochelais. « On m'a ouvert les archives de Walker Evans et j'ai tout retrouvé. Toutes les lettres, les photos, celles de ma mère enfant, espagnole et riante. Son regard bleuté derrière le noir et blanc des clichés. « Toute la mémoire de ma famille était là, sur ces pages argentiques et dans ces négatifs qui m'attendaient depuis 1935. J'ai passé une semaine au musée, pour tout voir ».

UNE ENFANT TRISTE

Philippe Skolle n'avait pas connu cette grand-mère décédée



Sur la piste des siens, Philippe Skolle a passé une semaine aux archives photos du Metropolitan museum (Photo Abdel-Krim Kallouche)

en 1941 et de son grand-père, installé plus tard à Phoenix, dans l'Arizona, il ne conservait que le souvenir de quatre rencontres. « Ma mère, me rappelle-t-il, revenue très jeune en France, ne parlait peu de la période américaine de sa vie, dont elle conservait pas de très bons souvenirs ».

« Au Metropolitan museum, ajoute-t-il, ils pensaient que j'avais peut-être dans mon fond familial des archives de Walker Evans. Ce n'était pas le cas mais ils ont été formidables avec moi. Ils m'ont fait des tirages originaux de toutes les photos de ma mère et de mes grands-parents ».

« Cette rencontre a été bouleversante, poursuit-il. J'ai retrouvé autre chose des miens. Je gardais de John l'image d'un egoïste qui n'avait jamais aimé ma grand-mère et jamais vraiment aimé Anita. Elizabeth n'était pour moi que le visage d'une femme morte trop jeune et ma mère, celui d'un enfant triste. En découvrant ces clichés d'elle, où elle rit au soleil, j'aurais voulu pouvoir lui dire : "Rappelle-toi que tu as été heureuse, toi aussi, même si le temps n'a pas été assez long pour que tu t'en souviennes" ».

Ecrire avec la lumière

Philippe Skolle, passionné lui aussi de photo, vient de publier aux éditions Mirogée Bag un livre de photos, « Ecrire avec la lumière » (1), qui réunit près de 150 clichés. Le noir et blanc y alterne avec la couleur et l'inspiration n'a pas de frontière. Ce sont des visions de la tour Eiffel et de la cathédrale de Paris, le désert du Nouveau-Mexique ou les rivages de l'Australie.

« La lumière est omniprésente, déclinaise sous toutes ces formes. Les éclairs d'un orage sur la statue de la Liberté – peut-être la plus belle photo du livre –, les sun-lights de night-clubs aux quatre coins des Etats-Unis avec ces bleus extraordinaires que l'on ne trouve nulle part ailleurs. Quelques pages plus loin, il s'agit d'éclairages plus intimistes,

heurs de métal sur un bugle qui le rendent presque transparent...

« La mer, les espaces de la nature, les villes et les cabanes de pêcheurs, les regards et les visages aussi. Philippe Skolle déclinaise les thèmes en habitué de l'objectif depuis toujours. « Avant de devenir photographe, écrit-il, j'étais aveugle ».

« Imagiez du silence, tout au long de ces 80 pages ? « Oui, répond l'auteur. Je ne concevais la photo que dans l'accord du silence et de la clarté. Il faut que le regard s'y repose et y prenne force ».

(1) 27 € (175 francs). En 1996, Philippe Skolle avait publié un roman, toujours chez Mirogée Bag, « Thuron », dont l'action se situait aux Etats-Unis.